

CHAPITRE 1

La reine et le serpent

Amboise, 8 avril 1498

Hier soir, le roi mon époux est mort.

Moi aussi.

Brusquement, tout est devenu ténèbres et désespoir.

Anne gardait les paupières closes, les lèvres serrées. Elle faisait le bilan de ses années gâchées, de ses enfants morts. Elle savait toutefois que ses larmes n'étaient pas comme une pluie lourde et glacée d'hiver, mais plutôt semblable à une bruine fraîche et libératrice de printemps.

Enfermée dans sa chambre, fenêtres et draperies closes, elle ne percevait du dehors que des bruits assourdis. La nuit était venue et avec elle la tragique nouvelle du décès du roi. Charles, donc, n'était plus. Une course effrénée dans une sombre galerie pour assister à une simple partie de paumes.

Un bref instant d'inattention. Une simple poutre. Des heures de lente agonie pour un accident stupide.

Le vent, se disait Anne. C'est le vent qui l'a pris et emporté !

Souriait-elle dans l'obscurité ?

En tendant bien l'oreille, elle pouvait appréhender la rumeur des domestiques, le pas inquiet des courtisans et des ministres, les pleurs de ses propres dames et filles de compagnie. Cette froidure qui tombe facilement sur les épaules lorsqu'il vous semble que le monde se disloque, que votre vie s'effondre, pesait également sur les épaules de la jeune reine de vingt et un ans, toute blonde, aux yeux vifs et bleus, au teint rose.

Pourtant elle souriait bien, à demi, à travers ses larmes. Le choc, peu à peu, s'estompait. Devait-elle se montrer encore éplorée ? Fallait-il geindre, se lamenter, pleurer à chaudes larmes, s'arracher les vêtements ? Donner le change était essentiel et bienséant. Elle devait tenir son rang. Et en même temps, comme le lui avait dit Françoise, sa demi-sœur, cette mort n'était pas uniquement un drame. C'était aussi le signe d'un renouveau.

Marie de Coigne lui avait donné un tranquillisant à base de plantes. Sa dame d'honneur avait raison. Il fallait dormir. Mais comment y parvenir ?

Tant d'idées traversaient l'esprit de la jeune femme ! Tant de projets qu'elle brûlait d'accomplir sur-le-champ.

Immobile sous son drap, elle soupira, puis trépigna. Car franchement, la patience n'était pas au nombre de ses vertus.

Oui, Anne souriait.

Je suis morte, hier. Mais à l'aube, je renaîtrai.

Enfin, la jeune reine s'endormit. Mais hélas, sans se reposer pour autant.

Elle courait en chemise de nuit dans un bois sombre peuplé d'arbres aux troncs noirs et fuselés. Son cœur battait sourdement dans sa poitrine. Une bête l'avait choisie comme proie et Anne cherchait un trou où se cacher.

N'était-elle pas une hermine folle et apeurée ?

Le sol était semé de racines entrelacées : autant de bras et de griffes prêtes à la saisir ! Plus elle s'enfonçait dans la pénombre, plus sa vie semblait perdre de sa substance. Ne devait-elle pas se faire oublier ? Devenir toute petite pour échapper au vaste néant qui menaçait de l'engloutir ?

Le ciel s'était à jamais obscurci. Un vent glacial soufflait sans relâche. Anne courait toujours quand elle réalisa soudain que ce bois ne lui était pas inconnu.

Elle reconnaissait cette pente raide, cette futaie plantée serrée. Et derrière, des odeurs familières de genévrier, de menthe et de fleurs sauvages lui ramenaient des souvenirs d'enfance. Le

rire clair d'une femme, sa mère, Marguerite de Foix; et celui, plus flûté encore, d'un jeune enfant.

— Charles-Orland ! s'écria-t-elle en même temps que ses joues étaient tout à coup inondées de larmes.

Son fils de trois ans et demi, mort tragiquement à l'hiver 1495, l'appelait !

Les branches craquaient autour d'elle. Les rafales jouaient dans son pelage d'hermine. Mais Anne espérait apercevoir le doux visage rond de son fils, ainsi que la blancheur immaculée du Nouveau logis, ce corps de bâtiment que son père avait érigé. Le cœur battant, elle attendait aussi de voir surgir tout entier le beau château de son enfance.

Je suis de retour chez moi, à Nantes, dans la demeure de mes ancêtres...

Rien, dès lors, ne pouvait plus lui arriver.

Elle courait tant qu'elle ne vit pas le serpent qui la guettait. Sa gueule grande ouverte, ses crocs tendus, il bondit.

À cet instant, son rêve changea et Anne rede-vint femme. Elle se protégea le visage et attrapa le reptile dans ses mains. Contrairement à ce qu'elle avait craint, elle ne hurla pas. Le serpent la fixait droit dans les yeux. Il avait des pupilles étrangement brunes, douces et humides.

— Charles ! lança-t-elle.

Le nom de son défunt mari lui était naturellement monté aux lèvres : Charles qui au même

instant reposait, mort, sur son lit de parade.

Le fantôme ne répondit pas. Seulement, il observait son épouse en silence. Son corps de reptile n'était ni froid ni gluant.

Anne reconnaissait ce regard à la fois tendre, repentant et éploré. Celui que Charles lui adressait lorsqu'il voulait s'excuser sans avoir à prononcer une seule parole. Lui disait-il qu'il s'en allait ? Qu'elle était libre, désormais ?

Peu à peu, le serpent perdit de sa réalité. Telle une noix de beurre en plein soleil, il fondait entre ses doigts. Il ne resta bientôt plus, dans les mains de la reine, qu'une matière gélatineuse.

Cette sensation peu agréable la tira du sommeil.

Une grosse tête sombre bougeait près de son visage.

— Grenoble ! ronchonna-t-elle.

Le grand lévrier donna un dernier coup de langue dans sa paume.

— Tu es dégoûtant, fit la reine en feignant de rouspéter.

Peu après, Catherine de Foix entra et annonça d'une voix à peine murmurée :

— Je suis désolé, ma Dame. Grenoble souffrait trop dans l'antichambre.

Anne se dressa dans ses oreillers. Il lui semblait encore ressentir, dans ses muscles et ses membres, toutes les tensions de son dernier rêve. Quelque peu étourdie, elle se leva avec peine.

— Ma Dame, répéta la courtisane, le cardinal de Briçonnet et monseigneur de Condom attendent de vous voir.

Ces deux ecclésiastiques lui avaient été envoyés, tard la veille, par le duc Louis d'Orléans. Il n'était alors pas question de les laisser entrer...

— Fais-les encore patienter, mais dis-leur que je vais bientôt les recevoir.

Anne passa ensuite derrière la tenture. Elle fourragea dans ses affaires de toilettes et ajouta, comme si elle venait à peine d'y songer :

— Et va faire chercher ma demi-sœur, la Dame de Clair-Percé !

Deux heures plus tard, alors que le soleil dardait ses rayons matinaux sur les hautes cheminées d'Amboise, les deux hommes d'Église entrèrent dans la chambre de la reine. Ils la trouvèrent agenouillée sur son prie-Dieu, abîmée dans une longue et pieuse prière. Ses épaules tremblaient légèrement. Elle n'était vêtue que d'une simple chemise de soie blanche liserée d'or. L'arc de son dos et ses longs cheveux blonds épars sur sa nuque disaient assez toute sa peine et son désespoir.

Le vieux cardinal se sentait gauche et emprunté. Comment soulager un tel chagrin ? Où trouver les mots ? Anne avait à peine vingt et un ans ! Mal à

l'aise, il ânonna une suite de paroles en Latin, puis il se retira avec aussi peu d'assurance qu'il était entré. L'archevêque connaissait davantage la jeune reine. Il savait combien elle était toute entière et droite dans son amour pour sa patrie d'origine. Il joua de cet avantage et lui répéta mielleusement les paroles que Françoise de Clair-Percé avait déjà prononcées.

Anne n'était certes plus vraiment reine de France. Par ce fait même, elle redevenait pleinement duchesse de Bretagne !

Son devoir accompli, l'archevêque sortit également, à reculons et en invoquant la grâce du Seigneur sur les frêles épaules de la duchesse.

La porte se referma. Anne attendit quelques secondes, puis elle se releva aussi lestement, cette fois, qu'une hermine aux aguets.

Françoise se tenait cachée dans l'alcôve.

— Bien, fit la reine. M'as-tu apporté ce que je t'ai demandé, Françoisine ?

L'emploi de se tendre sobriquet dont elle l'affublait déjà enfant fit fondre le cœur de sa grande demi-sœur. Françoise était en effet la fille aînée, mais bâtarde, du duc François II de Bretagne. Sa mère n'était autre qu'Antoinette de Maignelais, qui avait été jusqu'à sa mort la maîtresse en titre du duc. Françoise veillait sur Anne depuis que celle-ci était bébé. Elle l'avait accompagnée durant ses années de souffrances, de guerres et de trahisons. Elle l'avait ensuite suivie à Amboise. Elle était encore à ses côtés

en cette heure à la fois tragique et grandiose de sa vie.

Anne s'empara de la plume et des feuilles que lui tendaient Françoise.

La Dame de Clair-Percé avait vingt-huit ans. Son visage était étroit, ses yeux bruns et pâles s'ourlaient de reflets verts. Sa bouche un peu trop large lui donnait parfois une allure suffisante : ce que, en vérité, elle n'était pas. Sa seule véritable beauté résidait dans sa longue chevelure blond paille qui tombait raide sur son front et ses joues.

Tandis que Françoise couvrait Anne du regard, la jeune reine écrivait furieusement à la lueur d'une bougie. Ce que voyant, la Dame de Clair-Percé se hâta d'ouvrir les draperies et les fenêtres. Il n'était plus temps de s'abîmer le cœur et les yeux dans la noirceur !

Au bout d'un moment, Anne lui tendit un premier feuillet.

Françoise lut, sans comprendre, une liste de nom :

— Guillaume Barthélemy, Odet de Loyon, Philippe de Chantenay, Gilles de Masdre, François Quillet, Pierre Aude ?

Et d'autres, encore ! Tous des familiers, des hommes de confiance.

Elle haussa les sourcils.

— On doit les faire venir à Amboise, lui indiqua Anne, les yeux brillants. Je veux les renvoyer à Nantes, à Orléans et à Paris. Il faut aussi que l'on termine les travaux de mon hôtel d'Étampes.

Elle soupira : il y avait tant à faire !

Elle écrivit de nouveau. Au bout d'une longue demi-heure, alors que les servantes et les filles d'honneur piaffaient d'impatience dans l'antichambre, la jeune reine vint à bout de ce qu'elle appela d'emblée sa grande décision.

Françoise lut la première ligne :

— «Anne, par la grâce de Dieu, duchesse de Bretagne, comtesse de Montfort, faisons savoir au gouvernement de nos États, seigneurs et duché de Bretagne, ordonnons que...»

Françoise opina du chef et dit :

— Philippe ?

— Oui, fit la reine en entrouvrant la porte de sa chambre.

Elle commanda à manger, car elle avait soudain grand-faim.

Elle poursuivit à mi-voix :

— Charles avait supprimé la charge de chancelier de Bretagne. Je la rends à Philippe.

Philippe de Montauban était son plus fidèle conseiller : elle n'oubliait pas que pendant ses années d'errance, pauvre duchesse de treize ans pourchassée et opprimée par tous, il avait été pour elle un véritable père de substitution.

— Je ne la signerai que demain. Je me laisse encore un peu de temps. Je vais aussi devoir écrire au vicomte de Rohan...

Elle mâcha sauvagement une bouchée de pain

dur.

— Tu ne peux pas rester ainsi vêtue, lui signifia Françoise.

Anne hocha la tête et s'engouffra derrière un paravent. Elle fouilla dans ses coffres.

En la voyant ressortir quelques instants plus tard, Françoise accusa la surprise.

— Tu es... en noir ?

— En noir, approuva Anne.

— Mais le deuil des reines de France se vit d'habitude en blanc !

Anne gonfla son corsage par une pleine inspiration et sourit :

— C'est exact, avoua-t-elle. Mais comme tu l'as si bien dit hier, je suis maintenant redevenue avant tout duchesse de Bretagne !

CHAPITRE 2

L'audience royale

Par la croisée de bois, l'aube plaquait ses feux et ses rougeurs sur les nuages, et plus bas sur les eaux de la Loire. Françoise donna un coup de coude à son époux. Il était temps de se lever.

Si Pierre de Clair-Percé était au service du nouveau roi, Françoise devait quant à elle se rendre chez la reine. Pour eux deux comme pour leur maître et maîtresse, c'était un grand jour. Et il faisait déjà si chaud !

— Floberte ! Appela Françoise.

La vieille domestique se carra dans le chambranle vermoulu de cet appartement miteux qu'ils avaient loué à la hâte, dans Amboise, près de l'église Saint-Florentin.

— Floberte, tu n'oublieras pas de veiller à

ce qu'Arnaud ne joue pas toute la journée avec les autres garnements, et surtout à ce qu'Alix ne prenne pas trop de soleil !

— Oh, ma bonne maîtresse, rechigna la domestique en soufflant comme une baleine, cette petite aime tellement la lumière ! Et l'hiver a été si long !

— Que nenni ! As-tu fait monter de l'eau ?

La servante lui adressa une grimace. L'hiver, en effet, avait été douloureux. Non seulement leur demeure à peine rénovée de Clair-Percé avait été presque entièrement détruite par un incendie criminel, mais ils n'avaient eux-mêmes échappé à la mort que de justesse. Depuis, ils se retrouvaient presque sans le sou, à louer un taudis en ville parce que le roi défunt avait attiré tant de nobles et de courtisans au château qu'il était aussi plein qu'une barrique de saumure.

Heureusement, le nouveau monarque avait ouvert sa bourse à son fidèle chevalier. En ces heures où il accédait enfin au trône, Louis d'Orléans voulait que Pierre se tienne près de lui.

Françoise lui donna un nouveau coup de coude.

Sachant ce qui les attendait, Pierre n'entendait pas, cependant, se lever sans tenir encore sa femme dans ses bras. Elle louvoyait pour échapper à son étreinte et lui bailla pour cela quelques baisers bien sonnés. Ils avaient déjà fait l'amour, hier soir ! Trois fois ! À présent, ils devaient tous

deux monter au château par la nouvelle tour des Minimes, car la tour Heurtault était encore en construction, et prendre sur-le-champ chacun leur service.

Il y avait foule, ce matin-là, dans la chapelle. Si Anne priait depuis près d'une heure devant l'autel, ses dames et ses filles d'honneur s'agglutinaient dans les travées. Françoise en savait quelque chose ; elle qui avait reçu de la reine la mission de faire également entrer dans le petit bâtiment les seigneurs, les prélats et les conseillers qu'Anne avait fait venir à Amboise.

Tous ces gens venaient de Bretagne. Parmi eux se tenaient les ennemis du temps de son enfance : l'acariâtre maréchal de Rieux, le volcanique Alain d'Albret, l'ambitieux François d'Avaugour qui n'était autre que le propre frère de Françoise !

D'autres, arrivés tout récemment des diocèses bretons, étaient recueillis dans un silence de mort. Le but de cette messe était de rendre un dernier hommage à feu, le roi Charles, mit en terre pour de bon le premier du mois à Saint-Denis.

Anne priait donc. Cependant, Françoise la savait ailleurs, dérangée par une impatience dévorante de reprendre en main tous les leviers du pouvoir de son bien-aimé duché.

Elle la voyait se tortiller dans sa robe de deuil. D'ailleurs, se dit la Dame de Clair-Percé, la chapelle entière est tendue de noire.

Tout ce noir...

Imposer cette couleur en avait surpris plus d'un : et Louis le premier ! Anne avait donné des ordres pour que tous les membres de sa maison soient vêtus de cette couleur. Il lui en avait d'ailleurs coûté la rondelette somme de vingt mille livres. Son maître d'hôtel et conseiller, Loppe de Dicastillo, avait engagé à la hâte des marchands de draps, des tailleurs, des merciers, des chaussetiers !

Mais Anne était ainsi faite : toute entière dans ses passions, solennelle jusqu'à l'obsession dans le but non pas uniquement d'imposer sa volonté, mais pour en imposer — tout court.

C'est une fine politique.

Le menton collé sur sa gorge, Françoise souriait dans son fichu de soie et sa tenue tout aussi sombre de crêpe et de damas. Pour sa part, Anne devait souffrir de la raideur de sa posture, de ses genoux endoloris. Mais c'était plus fort qu'elle ! La jeune reine devait aller jusqu'au bout de sa mise en scène.

De son côté, telle que l'avait deviné sa demi-sœur, Anne transpirait à grosses gouttes. Le prêtre ânonnait inlassablement. Allait-il un jour finir de parler des vertus et du bon caractère du roi mort ?

Anne savait que son défunt époux avait eu des qualités, mais surtout de nombreux

défauts et faiblesses. Elle soupira, puis remercia en pensées le Ciel pour ce qu'elle appelait une éclaircie dans son destin. Dieu avait en effet ôté Charles de sa route. C'était, elle devait se l'avouer, un poids immense qui disparaissait.

Charles avait été conduit de l'église Saint-Florentin, à Amboise, jusqu'à Saint-Denis par Pierre d'Urfé et Louis de la Trémouille. Le convoi comptait cent archets, sept mille dignitaires, nobles et membres du clergé, quatre cents porteurs de torches. Tous les membres de sa maison accompagnaient le défunt. Des minimes et des cordeliers de l'Observance récitaient des prières. Les trompettes et les tambours résonnaient. L'extraordinaire procession avait quitté la cité le 18 avril.

Le cœur de Charles avait été déposé à Notre-Dame de Cléry, près du tombeau de son propre père, Louis XI. Enfin, le 1^{er} mai, après une halte à Paris, le corps était enfin arrivé à Saint-Denis, escorté par le petit peuple en pleurs, assemblé de part et d'autre des chemins.

Tel que l'imposait la tradition, ni Anne ni Louis n'avaient suivis ou assisté à ce long périple. Simplement, à la demande d'Anne, le nouveau roi avait eu la grâce et la générosité de payer tout cela de sa poche. Il savait en effet que suite aux nombreux travaux effectués au château d'Amboise par feu, son cousin, les caisses de l'État étaient vides.

Anne soupira discrètement. Son plan fonctionnait

à merveille. Toute cette foule de fidèles et de loyaux Bretons vêtus de noir formait une masse compacte. Bientôt, dès que cette oraison se terminerait, elle s'en entourerait comme d'une armée personnelle dans un but précis...

Puisqu'elle n'arrivait vraiment pas à se concentrer sur sa prière, elle passa scrupuleusement en revue l'importante somme de travail qu'elle avait, entre deux oraisons funèbres, abattu depuis le 8 avril.

Plus de quarante chevaucheurs et coursiers avaient été envoyés, chargés de plis et de messages. Chacun portait ses désirs, ses conseils, ses ordres. Écrire, signer des documents ; songer à de nouveaux moyens pour recouvrir toute son autorité sur la Bretagne lui apportait un bien-être immense. C'était une sorte de revanche prise sur ces six années durant lesquelles, reine négligée et nullement duchesse, elle avait subi le joug impérieux de son époux.

Aujourd'hui, tel le phénix ou la salamandre, elle renaissait véritablement.

Depuis le 8 avril, elle avait cherché en vain les visages de ses ennemies : Anne de Beaujeu, la sœur aînée de Charles, mais aussi celui de la perfide Louise de Savoie. Ces deux femmes s'étaient faites discrètes. La mort brutale de Charles avait rabaisé leur caquet !

Le prêtre, enfin, mit un point final à sa harangue.

Anne se leva douloureusement, soutenue par

Marie de Coigne, dite Larrechal, et par Catherine de Foix. Toutes s'affolèrent : que la reine paraissait encore abattue et éperdue de chagrin !

Le cortège de ce qu'Anne avait appelé son armée s'ébranla : direction la grande salle de cérémonie du château où l'attendait le nouveau roi.

Pierre de Clair-Percé se faufilait péniblement au milieu des courtisans. Aux frontons des cheminées éclataient la blancheur des fleurs de lys sculptées dans la pierre ainsi que les hermines voulues par Charles VIII. L'air était lourd. La chaleur faisait briller la sueur sur les joues et le corsage des femmes.

L'attente devenait souffrance et ils étaient nombreux à avoir fait chercher les vendeurs de dragées et les porteurs d'eau. Enfin, l'Hérault annonça la venue du roi.

Louis d'Orléans avait trente-six ans. S'il en paraissait davantage avec ses yeux bleus cernés et ses joues un peu creuses, il venait en grand apparat. En ce jour, revêtu d'un manteau pourpre de grand deuil, il recevait en audience la reine redevenue duchesse. La situation avait un petit côté emprunté et presque burlesque. En vérité, il savait Anne joyeuse et libérée ; et il la comprenait. Cette compréhension l'aidait grandement à trouver la bonne façon de réagir aux

nombreuses demandes de la jeune femme.

Il l'avait dit à ses amis et confidents, Georges d'Amboise, Pierre de Rohan, Florimond Rober-tet, Bernard de Tormont et Pierre de Clair-Percé :

— Anne est une véritable maréchale !

— Veillez cependant, Sire, avait tenu à le prévenir d'Amboise, à ne pas trop lui donner sans contrepartie.

Louis avait éclaté de rire tant il était vrai qu'Anne, si on daignait lui proposer la main, pouvait vouloir vous dévorer le bras en entier.

— Elle est passionnément Bretonne, avait, avec raison, approuvé le maréchal de Gié.

Tous s'étaient tournés vers Pierre de Clair-Percé dont la présence dénotait au sein des amis de Louis. N'avait-il pas grandi au château de Nantes en tant que domestique et palefrenier auprès d'Anne et de son père, le duc François ?

L'ascension de cet ancien manant surprenait encore. Non content d'avoir été adoubé chevalier par Louis la veille de la tragique bataille de Saint-Aubin du Cormier, en juillet 1488, il avait passé trois années à ses côtés dans les prisons où les avait envoyés Anne de Beaujeu. Par la suite, il avait épousé — quel scandale ! — la demi-sœur bâtarde de la reine. Depuis, il demeurait dans le sillage de Louis tantôt comme chevalier, tantôt comme conseiller — ce qu'Amboise et Gié voyaient d'un mauvais œil — ; tantôt comme agent secret et chevaucheur.

Louis avait, croyait-il, désamorcé les jalousies

personnelles en assurant que Pierre, toujours, serait de son côté. Le Breton n'en demeurerait pas moins un *vilain* parvenu dans le saint des confidences et des amitiés du nouveau roi.

Louis s'assit sur un fauteuil hissé sur une estrade. Ainsi, il dominait d'une bonne tête tous les courtisans assemblés. Cette astuce était voulue pour, en quelque sorte, lui permettre de se trouver également *au-dessus* d'Anne quand celle-ci se présenterait devant lui.

Elle vint quelques minutes plus tard, entourée, accompagnée et suivie par une centaine de personnes, ses dames et ses filles, ses secrétaires, bien sûr, mais également par nombre de gens hauts placés de Bretagne, nobles et ecclésiastiques.

D'abord — comme Louis l'avait secrètement escompté —, la reine parut soucieuse et même vexée de se trouver aussi bas, elle qui n'était déjà pas bien grande ! Louis, généreux, se contenta de cette mince victoire et lui sourit en l'appelant *ma cousine*.

— Mon cousin, lui répondit-elle de sa voix si nette, je viens vous faire mes adieux.

Prévenu par Pierre qui tenait cette information de Françoise, Louis savait le motif de sa singulière visite. Seulement, devant la cour, il feignit la surprise.

— Ma cousine, cela n'est-il pas... précipité ?

La foule retenait son souffle. La chaleur et la noirceur des tenues aidant, il y avait là une moiteur insupportable, de même qu'une véritable atmosphère de drame. La reine, tous l'avaient bien

remarqué malgré ses efforts de prières et d'oraisons, redevenait la Bretonne d'antan. Si jamais, murmuraient bien des langues, elle n'avait cessé une seule minute de l'être sous le règne de feu, le roi Charles...

Anne fixait Louis droit dans les yeux. Ils les avaient tous deux bleus : plus foncés, cependant, pour le roi, car il se glissait parfois de splendides reflets émeraudes dans ceux de la jeune femme. Ce dont elle savait jouer à merveille ; comme, d'ailleurs, de son sourire et de la belle rondeur de sa gorge toute blanche !

— Mes affaires m'attendent, mon cousin, ajouta-t-elle. Et je dois m'occuper de détails qui, en vérité, me chagrinent.

Elle amena ensuite la conversation sur les garnisons françaises laissées dans les principales places fortes de Bretagne. Il fallait les en ôter !

Louis était sur des charbons ardents. Cependant, il ne pouvait se défendre d'admirer cette jeune femme pleine de charme, de malice et de volonté. Il l'admirait aujourd'hui comme il l'avait fait hier et jadis, alors qu'elle n'était qu'une enfant, et pour un temps, même, sa petite fiancée ! Elle n'avait alors que sept ans et lui vingt-deux !

Louis se racla la gorge. Il devait à tout prix, devant la cour, se garder de toute sensiblerie. Cela lui était d'autant plus difficile qu'Anne le regardait, le visage penché de côté, les yeux légèrement plissés, avec son désarmant demi-sourire

au bord de ses lèvres si rondes et si prometteuses !

— Certes, finit-il par répondre sans, finalement, rien promettre.

Depuis le 8 avril, ils avaient tous deux échangé des plis secrets, donnés de main en main par Pierre et Françoise. Ni l'un ni l'autre n'ignorait que le précédent contrat de mariage d'Anne l'obligeait, en quelque sorte, à épouser le prochain roi de France !

Françoise tapa discrètement du pied : cela ramena Anne à la réalité, car il lui semblait que trop concentrée sur le regard bleu étoilé de Louis, elle en oubliait où ils se trouvaient, et surtout devant qui !

Le roi, finalement, souhaita un bon voyage à l'ex-reine de France.

Ces paroles provoquèrent une profonde vague de soulagement dans la salle. Les hautes colonnes blanches elles-mêmes semblèrent souffler. Peu après le départ de cette «masse sombre et mortuaire» des fidèles d'Anne, les courtisans aussi prirent congé.

Françoise fut la première soulagée de retrouver le soleil. Déjà, des chariots s'amoncelaient, un convoi se formait ; une centaine de domestiques et de serviteurs transportaient meubles, tentures, coffres et affaires personnelles. Ils chargeaient, déchargeaient et ahanaient au milieu des aboiements des bouviers d'Anne, du regard perçant de Grenoble qui était le chef de la meute, et des piétinements des chevaux. L'esplanade, comme plus tôt la chapelle et la salle d'audience, était bondée. La reine quittait

le château. La stupeur passée, s'installait de la méfiance. Françoise aperçut le couple Beaujeu, Anne et le vieux Pierre, jadis tous puissants.

Louise de Savoie était à leurs côtés. Elle était pour l'occasion sortie de ses domaines de Cognac et elle tenait par la main celles de ses deux enfants, Marguerite, âgée de six ans, et celle du petit François, qu'elle appelait orgueilleusement «Mon César», et qui n'avait pour l'heure que quatre ans.

Françoise vint trouver son époux.

— Nous allons partir, dit-elle gravement.

Cette séparation longtemps redoutée prenait en cet instant tout son sens, toute sa dure et cruelle réalité.

Un groupe de joyeux garnements les rejoignit. Parmi eux se trouvaient, bien sûr, Arnaud et Colin Rivière de Clair-Percé, mais aussi Jean, le fils d'Agnès et de Bernard de Tormont, ainsi qu'un petit nouveau, le propre neveu du roi, Gaston de Foix. Ce dernier avait dix ans tout ronds, comme Arnaud et Colin. Et, déjà, il faisait dans le groupe figure de meneur.

— Père ! lança Arnaud, tout essoufflé.

Pierre posa sa grande main sur les cheveux de son fils. Ils avaient tous deux ces mêmes yeux bleu vif qui étonnaient et impressionnaient. Alix, sa fille, courait et rechignait. Pourquoi son frère ne l'avait-il pas attendu ? Rouquine et volontiers colérique, la fillette détestait être laissée pour compte.

— Les enfants ! les appela Françoise.

Pierre et elle s'étaient déjà embrassés et expliqués, tôt ce matin. N'empêche, se disait la jeune femme, l'ombre de cette nouvelle séparation la prenait aux tripes et au cœur. Pierre restait auprès de Louis ; elle demeurait pour ainsi dire dans les bagages de la reine.

Alix refusa de se séparer de son père. Elle lui grimpa sur les épaules et le tint farouchement par les cheveux. Françoise tempêta et ce furent finalement Arnaud et Colin qui parvinrent, au terme d'immenses efforts, à arracher l'enfant de six ans de la tête de son père.

Une fois les bagages chargés sur des chariots, les dames de la reine furent installées sur des cousins. Anne montait quant à elle Adrienne, sa fidèle mule.

À plus de deux heures de l'après-midi et en plein soleil, le convoi s'ébranla enfin. Direction la tour des Minimes et la basse ville, avant de quitter Amboise en direction de Paris où la souveraine devait prendre ses nouveaux quartiers en son hôtel d'Étampes.

Louis observait la scène du premier étage. Un instant, Anne croisa son regard et eut une mauvaise grimace qui froissa le bas de son visage. Le roi se recula vivement dans le chambranle. La reine songea qu'il avait du front de la regarder partir de cette fenêtre, précisément, d'où Charles-Orland avait, trois ans plus tôt, poussé son dernier soupir.

— Allons ! ordonna-t-elle avec aigreur.

Les courtisans se pressaient sur le parcours jusqu'au

pied de la tour des Minimés. Anne fut soulagée de s'y engager. Elle laissait tant de choses derrière elle !

Elle eut une dernière pensée pour Louis, avec lequel avaient été entamées des tractations secrètes en vue de leur mariage. Car si Anne feignait de repartir en Bretagne où elle assurait demeurer célibataire, elle ne renonçait aucunement à redevenir un jour reine.

Ou peut-être pas.

Comme elle le disait avec tous les signes de la plus parfaite et de la plus honnête insouciance.

Nul ne fit attention à l'expression pincée et frustrée d'Anne de Beaujeu et des gens de sa suite d'une part ni aux œillades contrariées de Larrechal et de Catherine de Foix d'autre part, qui ne quittaient guère du regard Françoise et toute sa maisonnée.

CHAPITRE 3

Le sacre

Louis ne s'était jamais senti aussi bien qu'une selle sous ses fesses. Il l'avait assez répété jadis et il s'en trouvait une fois encore ravi alors qu'il cheminait vers Reins par petites étapes. Le 2 mai, apprenant que le tombeau de Charles avait été refermé, il avait quitté Blois. Parti entouré de ses fidèles et d'une longue escorte de chevaliers, il s'était rendu à Vincennes où l'attendaient Louis de la Trémouille et Pierre d'Urfé.

Depuis ce fatidique soir du 7 avril, il ne se sentait plus tout à fait le même. Il lui semblait qu'un autre homme plus sage, plus réfléchi, émergeait doucement, naturellement. La grâce d'être roi était donc un état qui existait pour de bon ! Charles l'avait-il ressenti autant que lui ?

Pierre cheminait à sa gauche. Il déclara qu'ils

approchaient d'un bourg. Il piqua des deux, enrôla quelques chevaliers et partit en reconnaissance.

La campagne française était belle, le printemps précoce, les nuits agréables.

— Sire, fit joyeusement Bernard de Tormont, je crois que ce village nous réserve encore un bel accueil !

La population s'était portée à la rencontre du nouveau roi. Tous voulaient le voir, l'approcher, « me regarder en face dans les yeux », comme disait Louis.

Bernard sut à cet instant que son seigneur allait encore faire ce qu'il faisait presque à chaque fois et à sa grande crainte, d'ailleurs !

— Bernard, rétorqua Louis, je vois des enfants ! Allons, il est temps !

Malgré les efforts que cela lui coûtait à cause du poids de son armure et de sa longue cape, il descendit de cheval et alla à pied au-devant des enfants. Les hommes restaient à distance, les femmes osaient lever la tête pour le voir. Dans ce hameau — dont Louis ignorait le nom —, des jeunes s'étaient même hissés sur les toits de chaume pour se placer aux meilleures loges.

Tout sourire, Louis toucha des mains et des têtes ébouriffées, caressa des joues rondes. Il souleva plusieurs enfants dans ses bras et marcha avec ! Bernard finissait toujours par sourire, lui aussi. Louis était aimé parce qu'il savait se montrer avenant. Parvenu sur le parvis de l'église, le roi rendit la fillette à son père. Puis il s'avança vers le groupe de notables.

Pierre se trouvait parmi eux. Sans doute les avait-il prévenus de l'arrivée du roi. Et Louis, comme le seigneur de Clair-Percé le lui avait souvent vu faire, parla sans ambages, sut trouver les mots, donna quelques tapes sur les épaules. Bref, il fut pour tous davantage qu'un roi lointain et hautain — un seigneur proche, un homme qui comprenait les hommes, un ami.

Ce soir-là, après le banquet généreusement offert par tous ces villageois qui peinaient chaque jour aux champs, Louis vint retrouver ses proches autour du feu. Les bûches craquaient joyeusement. Certains pouvaient se croire en campagne ; d'autres, entre deux chasses, au plus profond d'une futaie. Louis considéra les visages détendus et soupira de bonheur. Il avait pourtant conçu des doutes quant à sa nouvelle situation. La Trémouille, qui devisait joyeusement avec son cousin Bernard, avait un moment posé problème. Louis se rappela la scène...

«— Chambellan, avait-il déclaré tout de go à La Trémouille lors de leur première rencontre après la mort de Charles, oubliez tout.

Ce dernier avait accusé la surprise.

Louis avait repris :

«— Oublions, voulez-vous, cette terrible bataille et tout ce qui, à cause d'elle, s'en est suivi. Savez-vous que j'ai appris de mes années d'emprisonnement après Saint-Aubin du Cormier ?

Et, lui tendant sa main :

«— Je devrais vous remercier, au contraire, vous savez !

La Trémouille n'en revenait pas. Alors qu'il s'était attendu à être exilé; pire, même, emprisonné ! Le nouveau roi lui demandait...

«— Louis, ajouta le roi, servez-moi aussi fidèlement que vous l'avez fait pour Charles, et je serai un homme et un monarque heureux et comblé.»

La Trémouille avait ainsi sauvé sa tête — alors que dix ans auparavant, en juillet 1488, il avait été le geôlier de cet homme admirable qui aujourd'hui devenait son roi et lui demandait de rester en poste !

La lumière des flammes léchait le visage des hommes. Le roi avait de même demandé à Pierre d'Urfé de conserver son poste de grand écuyer.

Il avait fait preuve de la même bienveillance avec beaucoup d'autres : ce qui en avait stupéfié plus d'un.

Pierre de Beaujeu, par exemple, et surtout sa femme Anne avait été complètement ahurie d'apprendre que Louis acceptait l'idée que leur fille Suzanne épouse le jeune comte Charles de Montpensier. Ce mariage ferait tomber d'immenses biens et terres dans l'escarcelle des Bourbon — des terres qui auraient normalement dû revenir à la Couronne. Mais Louis savait qu'en « pardonnant » de la sorte à Anne de Beaujeu, il lui rognait en quelque sorte les griffes.

Un vent nouveau soufflait dans sa tête, dans ses

veines, dans son cœur. Ainsi, il recommençait à neuf avec ces nobles, ces notables, ces ministres, courtisans et parlementaires dont les offenses, pourtant, l'avaient cruellement atteint lorsqu'il n'était encore que le duc d'Orléans.

Louis regarda tous ces gens rassemblés autour du feu. Ils trinquaient, ils devisaient gaiement, ils riaient. Et il hocha la tête. Il avait eu raison de commencer son règne par cet acte digne d'une vraie grandeur royale.

Nombreux étaient ceux qui pensaient que si le nouveau roi était assez riche pour déboursier les quarante mille livres que coûtait l'onéreux service funèbre de feu, Charles VIII, cela signifiait qu'il serait pour le royaume un monarque prudent, économe et éclairé.

— Sire, lui souffla Pierre alors que tout le monde allait se coucher, nous arriverons à Reims après-demain.

Le 27 mai, les abords de la cathédrale étaient noirs de monde. Il semblait que toute la population de la région avait tenue à assister au sacre. Les rues alentour ainsi que le parvis durent être dégagés. Dans les maisons voisines, toutes les fenêtres avaient été louées et des milliers d'yeux devisageaient le roi.

Au matin, Louis s'était confessé. Il descendit de cheval et s'avança, encadré par ses plus proches amis et conseillers. La foule lança une clameur à

faire trembler les façades. Louis portait, comme ses prédécesseurs, la dalmatique et la longue chemise blanche à fermoir d'argent. Et s'il n'était ni jeune ni très beau, il possédait une aisance et une véritable allure royale.

Au grand dam des gens du peuple qui n'avaient pas tous pu entrer dans la cathédrale, les portes se refermèrent. Louis traversa la longue nef dans un silence recueilli. Les colonnes plantées droites, les plafonds d'où tombait une fumée d'encens, les statues de saints penchées sur la foule en imposaient. Le duc d'Alençon portait l'épée et la couronne de Charlemagne. René de Lorraine brandissait une bannière flamboyante, tandis que Pierre de Beaujeu en tenait une seconde. L'enseigne et les éperons d'or étaient dans les mains des comtes de Clèves et de Foix.

Louis avait répété la cérémonie avec soin. Tout en conservant une attitude humble et recueillie, il ne pouvait s'empêcher de songer à la terrible Aragne ; autrement dit, à Louis XI qui l'avait tant fait souffrir — notamment en lui imposant sa propre fille, une épouse laide et contrefaite.

Lorsqu'il prononça le traditionnel serment de défendre l'Église, de faire régner la paix, d'empêcher ses sujets de commettre des délits et de chasser les hérétiques, Louis songea qu'il était le nouveau roi de France : Louis le douzième. « Le vieil Aragne doit se retourner dans sa tombe ! » Il eut une seconde pensée pour son propre père, le duc

poète Charles qui avait passé tant d'années emprisonné à Londres, et qu'il avait à peine connu.

L'archevêque Guillaume Briçonnet officiait. Il l'oignit solennellement en cinq endroits : la tête, la poitrine, sur la jointure des bras, sur chaque épaule et entre les épaules. Ainsi, Louis devenait en quelque sorte une autre personne, plus grande, plus forte, plus proche de Dieu qu'aucun être humain. Cette huile sainte lui conférait également une auréole qu'aucun autre monarque ne possédait sur Terre. Le roi de France était en effet choisi par Dieu, il était son représentant et lieutenant sur Terre.

En cet instant où l'on posait la couronne sur sa tête, Louis eut une dernière pensée. Il songea, cette fois avec tendresse, à sa mère, Marie de Clèves, qui avait certes fauté, mais qui, également, avait cru en lui — sans que, hélas, fier prince rebelle qu'il était à l'époque, il ne sache trop le lui rendre !

Pas un instant, lui qui était si généreux, il ne pensa à sa pauvre femme, la si peu « reine » Jeanne de France dont la place était vide et qui n'avait même pas été avertie de la date de la cérémonie !

On le revêtit de la robe royale et du grand manteau à fleurs de lys. Briçonnet lui donna ensuite le baiser de la paix et fut le premier à s'exclamer dans le silence lugubre et solennel :

— Vive le roi ! Vive le roi ! Vive le roi !

La foule reprit sa formule, ce qui fit tonner, vibrer et résonner les vieilles pierres,

jusqu'aux plus hauts vitraux de la cathédrale.

Louis, à présent, commençait à ressentir les affres de la fatigue. Pierre s'en aperçut et vint le soutenir. Bernard écarta la foule qui réclamait le roi à grands cris.

— Faites place ! Faites place ! s'écria Pierre alors même que Louis tenait malgré tout à aller vers les gens.

Il serra le poignet de son fidèle compagnon et murmura :

— Je dois maintenant adouber d'autres chevaliers !

Il voulait en faire au moins cinquante, qui seraient autant de soldats et d'amis pour l'avenir.

Le reste du jour fut encore long et épuisant, et l'on mangea et l'on but jusque tard dans la nuit.

Mais ce fut le lendemain, seulement, que Louis eut véritablement la révélation de son nouvel état. Alors qu'il arrivait à Corbeny, il toucha une vingtaine de scrofuleux. Cette maladie qui rongeaient les os était une étape obligée d'après le sacre.

Louis s'approcha des malades et leur sourit avec bonhomie. Puis, sans crainte aucune, l'un après l'autre, il prit leurs mains aux plaies purulentes dans les siennes. Autour, la foule retenait son souffle. De sa voix claire et tranquille, il répéta à loisir :

— Le roi te touche, Dieu te guérit !

Après une visite à l'abbaye de Saint-Marcoul, il reprit son chemin. Pierre et Bernard avaient été laissés en arrière avec une mission bien spéciale à accomplir. Ils attendirent trois jours avant de

rejoindre le roi au château de Saint-Germain-en-Laye.

— Alors ? leur demanda Louis avant même qu'ils ne mettent pied à terre.

— Sire, annonça Bernard de Tormont, tout essoufflé, quinze !

Le roi accueillit cette réponse avec soulagement. Les courtisans qui l'entouraient au nombre desquels se trouvait Pierre de Beaujeu, mais aussi Georges d'Amboise et d'autres fidèles, hochèrent la tête.

— Quinze ! répéta Louis de fort belle humeur. Quinze !

— Sire, lui dit alors le vieux Pierre de Beaujeu, vous êtes bien roi de France.

Non loin, Anne de Bourbon fit une grimace. Louis avait touché vingt scrofuleux et de ce nombre, quinze d'entre eux avaient presque instantanément guéri.

Ceux qui pensaient encore qu'il était en réalité le fils d'un palefrenier ou d'un maître d'hôtel en étaient définitivement pour leurs frais !

L'Hermine et le roi